

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionManuscrits de Jean-Joseph Rabearivelo](#)[CollectionLe critique](#)[CollectionLe journaliste littéraire](#)[CollectionNotes sur quelques poètes](#)[ItemL'Essor "Notes sur quelques poètes II"](#)

L'Essor "Notes sur quelques poètes II"

Paul Fierens

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, L'Essor "Notes sur quelques poètes II" ; Paul Fierens, 1928-05-15.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2327>

Informations générales

LangueFrançais

CoteNUM POE REV ES 1928-05-15 NSQP II Paul Fierens

Présentation

Date[1928-05-15](#)

GenrePresse (Article rédigé par l'auteur)

Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.

Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.

Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Xavier Luce](#) Notice créée le 21/06/2016 Dernière modification le 01/09/2022

9ème Année

15 Mai 1938

No. 103

L'ESSOR

REVUE

DU

CERCLE LITTÉRAIRE DE PORT-LOUIS

Paraissant le 15 de chaque mois

Directeur-Administrateur : GABRIEL MARTIAL

SOMMAIRE

Mario Madeleine (Roman) ...	XXX
Notes sur Quelques Poètes Tu M'oublieras Va, Petit Monnaie ! (Poésies) ...	JEAN-JOSEPH RADARIVÉLO H. DE GENÈT
Echos Pages d'Exotisme La Rago (Reproduction) ...	V. BLANCO HANEZ



ILE MAURICE

THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CO., LTD.

F. ESCLAPON — Administrateur

23 — RUE SIR WILLIAM NEWTON — 23

PORT-LOUIS

Notes sur quelques poètes

II

PAUL FIERENS

Je déplore le peu de connaissance que j'ai de ce jeune écrivain ; c'est tout, en effet, si je sais qu'il donne, presque régulièrement, à la N. R. F., des critiques poétiques ; qu'aux *Nouvelles Littéraires*, il assume les mêmes fonctions, et qu'ici et là, il fait montre d'un haut goût, non exempt, il est vrai, d'un peu de snobisme. De parti-pris non plus, surtout en faveur des gens du Nord qui sont, je suppose, ses compatriotes.

J'ai donc suivi partout son nom à travers cette forêt touffue qu'est maintenant la poésie française, avec un sentiment de sympathique curiosité mêlé de force réserves. J'ai beaucoup goûté ses poèmes parus dans un des numéros des *Nouvelles Littéraires* que je regrette d'avoir égaré. Une pièce, entre autres, m'a fort émerveillé ; elle s'appelait, si j'ai bonne mémoire, *l'Autobus*. Le tumulte miraculeusement ordonné, avec ce je ne sais quoi de grand, de lumineux et de chantant qui fait le meilleur des trouvailles rimbaldiennes, à la tête desquelles viennent, à mon avis, le *Bateau ivre* et les *Assis* ; plus ce sens qu'on se plaît à qualifier de moderne, mais qui reste encore confus et sujet à conflit : j'y ai tout retrouvé.

Plus tard me furent révélés ailleurs d'autres morceaux. C'était une suite intitulée *Ligne de vie* (*). Ce me fut, je l'avoue, une déception. Le poète, sacrifiant à la mode, y paraissait plus appliqué à étonner qu'à toucher.

Cela part, certes, d'une bonne tradition, mais discutable : issu du besoin d'étonner, comme le voulait le grand poète à la fois et habile esthéticien Baudelaire, le génie transporte en même temps en suscitant, dans l'âme du lecteur, la sensation d'être devant une création humaine qui aurait (qui a) des attributs divins. L'étonnement est accessoire ; en l'expression seule réside l'essentiel.

La poésie de notre temps, qui est la fille débile d'une anarchie de cinquante ans, pâtit

de la négligence de cette vérité première. Il suffit de lire les œuvres complètes en vers de Jean Cocteau pour en être convaincu. Il suffit aussi, ce qui est plus facile et plus rapide, de parcourir un recueil de Paul Fierens. Qu'en ressort-il ? Des éclairs éblouissants de vraie poésie, égarés dans la vacuité de toute une prose informe ; une voix, un cri merveilleusement humains qu'étouffent presque d'étranges balbutiements. Ajoutez à cela, surtout, les yeux vains de la mystification.

* *

C'est Mallarmé, en qui se mêlait une égale dose de force créatrice et d'habileté routinière, qui découvrit le premier le pays intellectuel de notre siècle ou, au moins, en créa l'atmosphère. C'est lui qui, dans son œuvre inégale et qui porte la marque de l'inachevé, préconisa la méthode de nos jeunes contemporains. Mais la grande probité artistique de celui-ci l'aura sauvé du reproche d'être puéril et ridicule que courent ceux-là.

Réduire d'abord le plus possible les ponctuations pour les supprimer totalement à la fin ; semer le poème d'inversions amphigouriques ; ménager ici et là des blancs dans l'architecture typographique du texte, passe encore, malgré la violente surprise que cette innovation fait naître ; mais, de là à en faire une condition, un état de poète, nous en doutons !

C'est pourquoi, tout en reconnaissant à Mallarmé le don du plus prodigieux génie, bien des poètes de ma génération ne comprennent pas le motif du légendaire *Coup de dés* et comprennent moins encore l'engouement dont il est entouré, nonobstant des exégèses fort savantes.

Certes, le vocabulaire y est encore, de temps en temps, un peu frère de celui du *Toast funèbre*, de l'*Après-midi* et d'*Hérodiade*, ces pièces uniques dans la Poésie ; certes, en maint passage, ce poème hermétique rappelle encore l'aérienne, la fluide, l'insinuante musique qui caractérise l'œuvre du poète de Valvins et qui, agissant directement sur l'âme, retentissant dans la zone sonore de la sensibilité, nous fait connaître comme un frère inconnu de nous-même ; mais il lui manque une qualité essentielle : le beau

visage de l'unité, qui n'est rien autre chose que la cohérence.

N'étaient les souvenirs que nos meilleurs aînés, ceux qui ont vécu au temps héroïque du symbolisme, ont rapportés des célèbres mardis de la rue de Rome ; n'étaient l'accortise proverbiale du maître de céans, son empressement au moindre appel, ses conseils judicieux (malgré, dit-on, la facilité de son éloge) ; n'était cette franchise de Mallarmé, qui le poussa jusqu'à avouer : " Mon art est une impasse ! " je croirais, avec plusieurs amis, qu'il se serait simplement moqué du monde...

Le *Coup de dés*, avec la fantaisie de son aspect graphique, n'aurait-il pas été écrit à la façon dont Hippomène, en jetant les pommes d'or, usa pour battre Atalante à la course ?

Il voyait autour de lui trop de " pressés " ; et, comme il était l'arbitre de l'élégance en matière poétique, n'aurait-il pas lancé cette mode extravagante avec le secret dessein d'éliminer à la longue les simples amateurs ?

Que d'Atalantes, en ce cas, auraient perdu la partie ! Pour l'oripeau, ils auront abandonné la couronne...

Heureux qui, se ressaisissant plus tard, ont la nostalgie de leur vraie royauté et y reviennent dignement.

* *

Cet oripeau, je le retrouve au seuil du récent recueil de Paul Fierens : *Ligne de Vie*.(*)

En voici le morceau initial — mais, pas avec les véritables dispositions typographiques que le poète leur a données : la distance qui sépare le lieu où je consigne ces notes de celui où elles doivent paraître est trop grande, pour que je puisse, en les corrigeant, indiquer clairement sur les épreuves les mesures et le nombre exacts des cadrats et cadratins ; et puis, quel travail inutilement compliqué pour les typos !

Adieu, jeune cycliste !

pédale sur le blé.

L'ombre

Les villages les poules
s'échelonnent pour dormir.
Les ciêtes, les toits rouges pendent
sur les yeux verts cerclés de chaux.

* Les Écrivains Réunis, Paris.

Tu connais ces chemins de terre
mieux que les lignes de ta main.

Dimanche : les quilles
imitent l'orage au loin ;
les éclairs, les flèches du tir.

Eglise à cinq heures déserte :
la fraîcheur te sautait sur le dos.
Tu priais un peu, tu regardais les boiseries.

Un pigeon dans la charpente
claque.

Mais tu as bu lentement la bière,
posé le verre sur la toile cirée.

"Beau temps, patronne".
adien !
Beau temps, jeune cycliste,

Les routes chez nous c'est bleu.

A lire de tels poèmes, à voir l'ordre donné
à leurs phrases, je ne puis ne pas reprendre
un jugement fort spirituel d'Henri Marti-
neau : "trop d'anges aux pieds difformes
jouent avec des marionnettes de chiffons".
Mais ce que je ne puis surtout pas oublier et
déplorer, est tout ce *talent* constructeur gâché
au profit du stérile *génie* !

* *

Feuilletons encore. Voici la pièce - VII.
Même avec son trop grand besoin d'étonner
et son goût pour la parade, elle dénonce un
vrai poète. Elle explique, en outre, le titre
du recueil :

Oui, Madame, la poésie...

Mais vous portez à votre sein
la main qui dévore un mouchoir,
puis le bras, comme un coup de cygne,
plonge à côté du fauteuil.

Vous écoutez, les yeux perdus dans les tentures.
Vague à l'âme.

PLAISIR D'AMOUR

Littérature.

Madame, chère Madame,
non, ce n'est pas ça du tout.

Il vous faut ma ligne de cœur ?
J'ai souffert et n'en parlons plus.

— Je revois le coin de la rue. Elle est partie
Et moi, tant j'avais mal, je ne l'ai pas senti.

Je bavarde, je bavarde...
Regardez ces jeunes gens
tourner sous les lustres.

Je me coiffe comme eux, j'ai des gants blancs, ce soir.

Je m'incline et vous baise les doigts.

Adieu, Madame,
Mes hommages
à vos sœurs, à votre mari.

Et le No. IX qui débute par cet admirable
distique :

A chaque battement du cœur
un homme en lui-même se change

qui nous rappelle les premières lettres gravées
sur le célèbre tombeau d'Edgar Poe, et qui
leur donne même une plus profonde, une
plus grande beauté.

Un merveilleux tercet le suit :

Une vague l'autre poussant,
les heures du jour et le sang
refont ma figure et le monde.

Mais il y a tellement de splendeurs noyées
dans cette partie du livre, que, citant un
vers de Paul Fierens lui-même, je me de-
mande moi aussi

Si c'est permis de se moquer du monde !

* *

Ligne de Vie a quatre parties. La plus belle,
à mon gré, est cette suite de sept sonnets
dites *Volutes*.

J'en transcris trois :

I

Tout nuage est possible encore. D'une pipe
un filet monte en point d'interrogation.
Selon que plus ou moins ton souffle s'émancipe,
tu vois y monter d'autres créations.

Quenouille, à quel rouet ta laine se dévide
sur le rythme d'un pied qui bat les temps égaux ?
Tourne, fumée en rond ! Et le tabac se vide
de fantômes bouclés mieux que des escargots.

Bleus turbans, mais ouvrez la fenêtre, ils s'envolent.
Et rien que changer d'air nous ravit l'auréole.
Pour un si vain plaisir tant d'argent dépensé !



Fumeur intoxiqué par trop de nicotine
et sourd (grand bien te fasse) aux critiques censés,
tu vois naître sans fin le songe où tu t'obstines.

V

Un pied nu déchirant la dentelle du rêve,
je m'éveille parmi les édretons crevés.
J'abandonne ce lest et voici : je me lève,
ne sachant au miroir qui je vais retrouver.

S'inventer au matin, le front dans la cuvette
et les deux mains sur le marbre du lavabo
Le poète peut-il à meilleure éprouvette
connaître si Lazare est sorti du tombeau ?

Lazare, c'est une âme, et sous les bandelettes,
quelque chose répond à l'appel de son Dieu.
Dépouille sans regret ces funèbres toilettes.

Sois prêt, des vieux sommeils ayant lavé tes yeux,
à renaitre nouveau sous la douche glacée
avant que d'habiller d'images tes pensées.

VII

Je pars, je suis parti pour une autre planète.
Les mouchoirs, la vapeur escamotent le quai.
Beaux jours derrière nous retombés, si vous n'êtes
que ces plis de jupon par le vent provoqués,

Je m'assieds, sans amours pour les femmes honnêtes
et celles dont le cœur a souvent bifurqué,
près de la vitre où tourne avec ses maisonnettes
un pays de culture et de moutons parqués.

Défense de tirer la sonnette d'alarme.
La nuit peut de son corps pleurer toutes les larmes,
des rails quelque wagon brusquement s'écarter,

j'aurai du moins connu, s'il m'en cuit, s'il m'en coûte,
un voyage pareil à ce chemin lacté
qui fait le tour du ciel. Il faut que Dieu m'écoute.

La musique, l'expression, la tenue, tout y
est d'une belle venue, malgré certaines pi-
rouettes qu'on peut d'ailleurs attribuer à
l'influence de notre temps trépidant et facé-
tieux au plus haut point.

Et puis, ce retour à la discipline, pour sa
part, nous émeut suprêmement.

* *

Des pays du Nord sont venus à nous maints
grands poètes, maints puissants novateurs.
La mode n'est plus guère à la lecture, par

exemple, d'un Verhaeren ; mais, pour nous
qui, loin de Paris, ignorons les livres du jour
et qui resavourons, selon notre humeur, telle
ou telle grappe de poèmes, le cep de ce grand
romantique procure encore et toujours d'inef-
fables ivresses.

La lourdeur de son vin ne nous en rend
pas moins avide, ni l'étrangeté de sa saveur.
C'est sans doute parce qu'en le préparant,
ce Flamand, à l'air à la fois énergique et
débile, a su y jeter le ferment propre à son
pays.

Ne serait-ce qu'aux dernières pages de la
Ligne de Vie, dans l'histoire de cette Nuit
presque blanche, aussi hallucinante et angois-
sante que les *Villes tentaculaires*, ce charme
particulier est aussi un don naturel de Paul
Fierens.

Cette personnalité, ajoutée à tant d'autres
facultés créatrices que nous avons simplement
notées, fait de ce poète, non un dadaïste,
un surréaliste ou nettement un chercheur
d'art inconnu et impossible, mais un artiste
responsable de lui-même.

Nulle responsabilité n'est aussi lourde,
surtout si l'on a le cœur, l'intelligence de ce
poète et ses nobles prétentions de vivre et
d'affirmer sa vie poétique !

N'appelait-il pas ses derniers poèmes *Ligne
de Vie* !

Jean-Joseph RABEARIVelo

Tananarive.

AVIS IMPORTANT

Prière instante est faite aux abonnés en retard
avec la caisse de se mettre à jour au plus tôt, afin
de nous éviter la pénible obligation de rayer cer-
tains noms de notre liste d'expédition.

— 222 —